

Ma mère l'oie

Lucie Bonin

Volume 14, numéro 1, automne 2001

Où est la marge ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074167ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074167ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonin, L. (2001). Ma mère l'oie. *Frontières*, 14(1), 71–71.
<https://doi.org/10.7202/1074167ar>

MA MÈRE L'OIE

À ma mère, Uapishk

Lucie Bonin,

lauréate du prix Nelson-Mandela 2001¹.

Il n'y a pas de mendiants dans notre quartier. Il y a ma mère. Les gens cherchent quelqu'un à blâmer. Elle s'appelle Jeanne, mais elle ignore ce nom. Le sien, celui de Mingan, personne ne veut l'entendre. Alors ma mère se tait. Elle est silences. On dit ses cheveux noirs comme l'enfer. Moi, je pense au ventre d'une forêt. On parle trop de sa peau, couleur de paysage refoulé. Elle sent le lointain. Ma mère connaît l'ardeur des grands vents, la liberté du danger. Elle dérange.

L'après-midi, les hommes travaillent dans la ville. Les enfants n'encombrent plus les rues. Les commères quittent leurs rideaux. Tous oublient ma mère. Elle, elle retrouve l'espace et le temps. Elle se risque enfin dehors. Ses yeux bridés tombent sur le trottoir, entrent dans les fissures et rejoignent le commencement du monde. Ses pas annoncent ses migrations. Si on vient à sa rencontre, ma mère traverse la rue. Elle est sauvage. Je l'espionne souvent. Elle préfère m'imaginer en élève studieuse. Je triche. Moi aussi. Je hais l'école. J'ai peur de cette vie blanche et noire présente dans les livres. Elle est froide et empeste l'encre, parfois la colle. Je veux toucher les nuages, me barbouiller de glaise. J'aime la terre. Fille de ma mère.

À sa suite, je monte la côte, me cache derrière un buisson, un arbre. Je joue à l'indienne. Ma mère avance, longe la clôture du couvent Saint-Louis. Des voix domptées résonnent. D'autres que moi récitent leurs tables de multiplications. De l'autre côté de la rue, apparaît la caisse populaire, là où ma mère n'entre jamais. Son or ne sonne pas, il est rouge et vivant.

L'église Sainte-Marthe. Ma mère l'évite ; ses prières ne supportent pas les murs. Elle se dirige plutôt vers le presbytère, sur le promontoire surplombant le fleuve Saint-Laurent. Je rampe, agile, jusqu'à mon poste d'observation, le même chaque fois. Couchée dans la broussaille, je guette ma mère, je la crains, l'admire. Le soleil joue sur sa chevelure bleutée. Les autres mères cacardent mais elles ignorent comment voler. La mienne m'impressionne. La majesté de ses ailes. Son visage porte les traces d'une coupe à blanc. Le cœur pendu à une épinette. Je suis la suite blanche d'une peau rouge. Je compte mieux l'amour que les fractions. Soudain, ma mère se jette dans le vent. Elle plane. Elle m'enseigne les campements et la toundra, nos légendes anciennes. Je devine le savoir de ses mains pétrissant la bannique. Les chants de son enfance éveillent mes sens. Je vois les mocassins frapper le sol au rythme des danses sacrées. Rassemblements et réjouissances. Ma mère riait, autrefois.

Les herbes me piquent le nez. Ma mère est immense. Ses pieds me servent de racines. Ses cheveux, de ciel. Ma mère pousse dans le sol humide. Fichée au creux de son écorce, je ne la retiens pas. Elle part ; je la perds au bout de l'horizon. Vole, elle vole. Une oie. Elle s'échappera. Toujours.

Des picotements parcourent mes jambes. Ma mère vole depuis des heures. Elle cueille des baies, tresse la babiche. Ses frères



chassent pendant que ma mère tanne les peaux. Ses doigts réveillent le passé. Ma grand-mère était sauvage. Je suis plurielle.

C'est l'automne. La saison des départs. Une horde d'oiseaux migrateurs annonce bruyamment son passage. Tout passe. Le couvent Saint-Louis se meurt, comme le presbytère. Des graffitis marquent la façade de la caisse populaire. Des déchets traînent sur le sol, sur mes souvenirs. Je fouille l'horizon. J'attends ma mère. Elle surgira d'entre les nuages. Déjà, je l'entends célébrer son nom.

À l'hôpital, j'ai ouvert toute grande la fenêtre. L'infirmière s'est inclinée. Maman m'a souri. Uapishk. Une oie dans le ciel...

Note

1. Extrait du recueil *Écrire contre le racisme 1* qui sera publié aux Éditions Images en février 2002. Informations: (514) 842-7127 ou images@biz.videotron.ca